

84(4Фpa)
B34

SIMONE DE BEAUVOIR

**Mémoires
d'une jeune fille
rangée**

nrf

GALLIMARD

84.49p-4
B34

SIMONE DE BEAUVOIR

MÉMOIRES
D'UNE
JEUNE FILLE
RANGÉE

59515 04
14

Оренбургская областная
библиотека им. Н. К. Крупской
ИНОСТРАННЫЙ ОТДЕЛ

nrf

GALLIMARD

V

Je suis née à quatre heures du matin, le 9 janvier 1908, dans une chambre aux meubles laqués de blanc, qui donnait sur le boulevard Raspail. Sur les photos de famille prises l'été suivant, on voit de jeunes dames en robes longues, aux chapeaux empanachés de plumes d'autruche, des messieurs coiffés de canotiers et de panamas qui sourient à un bébé : ce sont mes parents, mon grand-père, des oncles, des tantes, et c'est moi. Mon père avait trente ans, ma mère vingt et un, et j'étais leur premier enfant. Je tourne une page de l'album ; maman tient dans ses bras un bébé qui n'est pas moi ; je porte une jupe plissée, un béret, j'ai deux ans et demi, et ma sœur vient de naître. J'en fus, paraît-il, jalouse, mais pendant peu de temps. Aussi loin que je me souviens, j'étais fière d'être l'aînée : la première. Déguisée en chaperon rouge, portant dans mon panier galette et pot de beurre, je me sentais plus intéressante qu'un nourrisson cloué dans son berceau. J'avais une petite sœur : ce poupon ne m'avait pas.

De mes premières années, je ne retrouve guère qu'une impression confuse : quelque chose de rouge, et de noir, et de chaud. L'appartement était rouge, rouges la moquette, la salle à manger Henri II, la soie gaufrée qui masquait les portes vitrées, et dans le cabinet de papa les rideaux de velours ; les meubles de cet antre sacré étaient en poirier noirci ; je me blottissais dans la niche creusée sous le bureau, je m'enroulais dans les ténèbres ; il faisait sombre, il faisait chaud et le rouge de la moquette criait dans mes yeux. Ainsi se passa ma toute petite enfance. Je regardais, je palpais, j'apprenais le monde, à l'abri.

C'est à Louise que j'ai dû la sécurité quotidienne. Elle m'habillait le matin, me déshabillait le soir et dormait dans la même chambre que moi. Jeune, sans beauté, sans mystère puisqu'elle n'existait — du moins je le croyais — que pour veiller sur ma sœur et sur moi, elle n'élevait jamais la voix, jamais elle ne me grondait sans raison. Son regard tranquille me protégeait pendant que je faisais des pâtés au Luxembourg, pendant que je berçais ma poupée Blondine, descendue du ciel une nuit de Noël avec la malle qui contenait son trousseau. Au soir tombant elle s'asseyait à côté de moi et me montrait des images en me racontant des histoires. Sa présence m'était aussi nécessaire et me paraissait aussi naturelle que celle du sol sous mes pieds.

Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux ; je m'installais sur ses genoux, dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme ; elle apparaissait parfois la nuit, près de mon lit, belle comme une image, dans sa robe de verdure mousseuse ornée d'une fleur mauve, dans sa scintillante robe de jais noir. Quand elle était fâchée, elle me « faisait les gros yeux » ; je redoutais cet éclair orange qui enlaidissait son visage ; j'avais besoin de son sourire.

Quant à mon père, je le voyais peu. Il partait chaque matin pour le « Palais », portant sous son bras une serviette pleine de choses intouchables qu'on appelait des dossiers. Il n'avait ni barbe, ni moustache, ses yeux étaient bleus et gais. Quand il rentrait le soir, il apportait à maman des violettes de Parme, ils s'embrassaient et riaient. Papa riait aussi avec moi ; il me faisait chanter : *C'est une auto grise...* ou *Elle avait une jambe de bois* ; il m'ébahissait en cueillant au bout de mon nez des pièces de cent sous. Il m'amusait, et j'étais contente quand il s'occupait de moi ; mais il n'avait pas dans ma vie de rôle bien défini.

La principale fonction de Louise et de maman, c'était de me nourrir ; leur tâche n'était pas toujours facile. Par ma bouche, le monde entraît en moi plus intimement que par mes yeux et mes mains. Je ne l'acceptais pas tout entier. La fadeur des crèmes de blé vert, des bouillies d'avoine, des panades, m'arrachait des larmes ; l'onctuosité des graisses, le mystère gluant des coquillages me révoltaient ; sanglots, cris, vomissements, mes répugnances étaient si obstinées qu'on

renonça à les combattre. En revanche, je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent ; devant les confiseries de la rue Vavin, je me pétrifiais, fascinée par l'éclat lumineux des fruits confits, le sourd chatolement des pâtes de fruits, la floraison bigarrée des bonbons acidulés ; vert, rouge, orange, violet : je convoitais les couleurs elles-mêmes autant que le plaisir qu'elles me promettaient. J'avais souvent la chance que mon admiration s'achevât en jouissance. Maman concassait des pralines dans un mortier, elle mélangeait à une crème jaune la poudre grenue ; le rose des bonbons se dégradait en nuances exquises : je plongeais ma cuiller dans un coucher de soleil. Les soirs où mes parents recevaient, les glaces du salon multipliaient les feux d'un lustre de cristal. Maman s'asseyait devant le piano à queue, une dame vêtue de tulle jouait du violon et un cousin du violoncelle. Je faisais craquer entre mes dents la carapace d'un fruit déguisé, une bulle de lumière éclatait contre mon palais avec un goût de cassis ou d'ananas : je possédais toutes les couleurs et toutes les flammes, les écharpes de gaze, les diamants, les dentelles ; je possédais toute la fête. Les paradis où coulent le lait et le miel ne m'ont jamais alléchée, mais j'enviais à Dame Tartine sa chambre à coucher en échaudé : cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui ! Adulte, j'aurais voulu brouter les amandiers en fleur, mordre dans les pralines du couchant. Contre le ciel de New York, les enseignes au néon semblaient des friandises géantes et je me suis sentie frustrée.

Manger n'était pas seulement une exploration et une conquête, mais le plus sérieux de mes devoirs : « Une cuiller pour maman, une pour bonne-maman... Si tu ne manges pas, tu ne grandiras pas. » On m'adossait au mur du vestibule, on traçait au ras de ma tête un trait que l'on confrontait avec un trait plus ancien : j'avais gagné deux ou trois centimètres, on me félicitait et je me rengorgeais ; parfois pourtant, je prenais peur. Le soleil caressait le parquet ciré et les meubles en laqué blanc. Je regardais le fauteuil de maman et je pensais : « Je ne pourrai plus m'asseoir sur ses genoux. » Soudain l'avenir existait ; il me changerait en une autre qui dirait moi et ne serait plus moi. J'ai pressenti tous les sevrages, les reniements, les abandons et la succes-

sion de mes morts. « Une cuiller pour bon-papa... » Je mangeais pourtant, et j'étais fière de grandir ; je ne souhaitais pas demeurer à jamais un bébé. Il faut que j'aie vécu ce conflit avec intensité pour me rappeler si minutieusement l'album où Louise me lisait l'histoire de Charlotte. Un matin, Charlotte trouvait sur une chaise au chevet de son lit un œuf en sucre rose, presque aussi grand qu'elle : moi aussi, il me fascinait. Il était le ventre et le berceau, et pourtant on pouvait le croquer. Refusant toute autre nourriture, Charlotte rapetissait de jour en jour, elle devenait minuscule : elle manquait se noyer dans une casserole, la cuisinière la jetait par mégarde dans la caisse à ordures, un rat l'emportait. On la sauvait ; effrayée, repentante, Charlotte se gavait si gloutonnement qu'elle enflait comme une baudruche : sa mère conduisait chez le médecin un monstre ballonné. Je contemplais avec une sage appétence les images illustrant le régime prescrit par le docteur : une tasse de chocolat, un œuf à la coque, une côtelette dorée. Charlotte retrouvait ses dimensions normales et j'émergeais saine et sauve de l'aventure qui m'avait tour à tour réduite en fœtus et changée en matrone.

Je continuais à grandir et je me savais condamnée à l'exil : je cherchai du secours dans mon image. Le matin, Louise enroulait mes cheveux autour d'un bâton et je regardais avec satisfaction dans la glace mon visage encadré d'anglaises : les brunes aux yeux bleus ne sont pas, m'avait-on dit, une espèce commune et déjà j'avais appris à tenir pour précieuses les choses rares. Je me plaisais et je cherchais à plaire. Les amis de mes parents encourageaient ma vanité : ils me flattaient poliment, me cajolaient. Je me caressais aux fourrures, aux corsages satinés des femmes ; je respectais davantage les hommes, leurs moustaches, leur odeur de tabac, leurs voix graves, leurs bras qui me soulevaient du sol. Je tenais particulièrement à les intéresser : je bêtifiais, je m'agitais, guettant le mot qui m'arracherait à mes limbes et qui me ferait exister dans leur monde à eux, pour de bon. Un soir, devant un ami de mon père, je repoussai avec entêtement une assiette de salade cuite ; sur une carte postale envoyée pendant les vacances il demanda avec esprit : « Simone aime-t-elle toujours la salade cuite ? » L'écriture avait à mes yeux plus de prestige encore que la parole : j'exultai. Quand nous rencontrâmes à nouveau

M. Dardelle sur le parvis de Notre-Dame-des-Champs, j'escomptai de délicieuses taquineries ; j'essayai d'en provoquer : il n'y eut pas d'écho. J'insistai : on me fit taire. Je découvris avec dépit combien la gloire est éphémère.

Ce genre de déception m'était d'ordinaire épargné. A la maison, le moindre incident suscitait de vastes commentaires ; on écoutait volontiers mes histoires, on répétait mes mots. Grands-parents, oncles, tantes, cousins, une abondante famille me garantissait mon importance. En outre, tout un peuple surnaturel se penchait sur moi avec sollicitude. Dès que j'avais su marcher, maman m'avait conduite à l'église ; elle m'avait montré en cire, en plâtre, peints sur les murs, des portraits du petit Jésus, du bon Dieu, de la Vierge, des anges, dont l'un était, comme Louise, spécialement affecté à mon service. Mon ciel était étoilé d'une myriade d'yeux bienveillants.

Sur terre, la mère et la sœur de maman s'occupaient activement de moi. Bonne-maman avait des joues roses, des cheveux blancs, des boucles d'oreilles en diamant ; elle suçait des pastilles de gomme, dures et rondes comme des boutons de bottine, dont les couleurs transparentes me charmaient ; je l'aimais bien parce qu'elle était vieille ; et j'aimais tante Lili parce qu'elle était jeune : elle vivait chez ses parents, comme une enfant, et me semblait plus proche que les autres adultes. Rouge, le crâne poli, le menton sali d'une mousse grisâtre, bon-papa me faisait consciencieusement sauter sur le bout de son pied, mais sa voix était si rugueuse qu'on ne savait jamais s'il plaisantait ou s'il grondait. Je déjeunais chez eux tous les jeudis ; rissoles, blanquette, île flottante ; bonne-maman me régala. Après le repas, bon-papa somnolait dans un fauteuil en tapisserie, et je jouais, sous la table, à des jeux qui ne font pas de bruit. Il s'en allait. Alors bonne-maman sortait du buffet la toupie métallique sur laquelle on enfilait, pendant qu'elle tournait, des ronds de carton multicolores ; au derrière d'un bonhomme de plomb qu'elle appelait « le Père la Colique » elle allumait une capsule blanche d'où s'échappait un serpent brunâtre. Elle faisait avec moi des parties de dominos, de bataille, de jonchets. J'étouffais un peu dans cette salle à manger plus encombrée qu'une arrière-boutique d'antiquaire ; sur les murs, pas un vide : des tapisseries, des assiettes de faïence, des tableaux aux couleurs fumeuses ; une dinde morte

gisait au milieu d'un amas de choux verts ; les guéridons étaient recouverts de velours, de peluche, de guipures ; les aspidistras emprisonnés dans des cache-pot de cuivre m'attristaient.

Parfois, tante Lili me sortait ; je ne sais par quel hasard, elle m'emmena à plusieurs reprises au concours hippique. Un après-midi, assise à ses côtés dans une tribune d'Issy-les-Moulineaux, je vis basculer dans le ciel des biplans et des monoplans. Nous nous entendions bien. Un de mes plus lointains et de mes plus plaisants souvenirs, c'est un séjour que je fis avec elle à Châteauvillain, en Haute-Marne, chez une sœur de bonne-maman. Ayant perdu depuis longtemps fille et mari, la vieille tante Alice croupissait, seule et sourde, dans une grande bâtisse entourée d'un jardin. La petite ville, avec ses rues étroites, ses maisons basses, avait l'air copiée sur un de mes livres d'images ; les volets, percés de trèfles et de cœurs, s'accrochaient aux murs par des crampons qui figuraient de petits personnages ; les heurtoirs étaient des mains ; une porte monumentale s'ouvrait sur un parc dans lequel couraient des daims ; des églantines s'enroulaient à une tour de pierre. Les vieilles demoiselles du bourg me faisaient fête. Mademoiselle Elise me donnait des pains d'épice en forme de cœur. Mademoiselle Marthe possédait une souris magique, enfermée dans une boîte de verre ; on glissait dans une fente un carton sur lequel était inscrite une question ; la souris tournait en rond, et piquait du museau vers un casier : la réponse s'y trouvait imprimée sur une feuille de papier. Ce qui m'émerveillait le plus, c'étaient les œufs décorés de dessins au charbon, que pondaient les poules du docteur Masse ; je les dénichais de mes propres mains, ce qui me permit plus tard de rétorquer à une petite amie sceptique : « Je les ai ramassés moi-même ! » J'aimais, dans le jardin de tante Alice, les ifs bien taillés, la pieuse odeur du buis, et sous une charmille un objet aussi délicieusement équivoque qu'une montre en viande : un rocher qui était un meuble, une table de pierre. Un matin il y eut un orage ; je m'amusais avec tante Lili dans la salle à manger quand la foudre tomba sur la maison ; c'était un sérieux événement qui me remplit de fierté : chaque fois qu'il m'arrivait quelque chose, j'avais l'impression d'être quelqu'un. Je connus un plaisir plus subtil. Sur le mur des communs poussaient des clématites ; un matin,

tante Alice m'appela d'une voix sèche ; une fleur gisait sur le sol : elle m'accusa de l'avoir cueillie. Toucher aux fleurs du jardin était un crime dont je ne méconnaissais pas la gravité ; mais je ne l'avais pas commis, et je protestai. Tante Alice ne me crut pas. Tante Lili me défendit avec feu. Elle était la déléguée de mes parents, mon seul juge ; tante Alice, avec son vieux visage moucheté, s'apparentait aux vilaines fées qui persécutent les enfants ; j'assistai complaisamment au combat que les forces du bien livraient à mon profit contre l'erreur et l'injustice. A Paris, parents et grands-parents prirent avec indignation mon parti, et je savourai le triomphe de ma vertu.

Protégée, choyée, amusée par l'incessante nouveauté des choses, j'étais une petite fille très gaie. Pourtant, quelque chose clochait puisque des crises furieuses me jetaient sur le sol, violette et convulsée. J'ai trois ans et demi, nous déjeunons sur la terrasse ensoleillée d'un grand hôtel — c'était à Divonne-les-Bains ; on me donne une prune rouge et je commence à la peler. « Non », dit maman ; et je tombe en hurlant sur le ciment. Je hurle tout au long du boulevard Raspail parce que Louise m'a arrachée du square Boucicaut où je faisais des pâtés. Dans ces moments-là, ni le regard orageux de maman, ni la voix sévère de Louise, ni les interventions extraordinaires de papa ne m'atteignaient. Je hurlais si fort, pendant si longtemps, qu'au Luxembourg on me prit quelquefois pour une enfant martyre. « Pauvre petite ! » dit une dame en me tendant un bonbon. Je la remerciai d'un coup de pied. Cet épisode fit grand bruit ; une tante obèse et moustachue, qui maniait la plume, le raconta dans *La Poupée modèle*. Je partageais la révérence qu'inspirait à mes parents le papier imprimé : à travers le récit que me lisait Louise, je me sentis un personnage ; peu à peu cependant, la gêne me gagna. « La pauvre Louise pleurait souvent amèrement en regrettant ses brebis », avait écrit ma tante. Louise ne pleurait jamais ; elle ne possédait pas de brebis, elle m'aimait : et comment peut-on comparer une petite fille à des moutons ? Je soupçonnai ce jour-là que la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports.

Je me suis souvent interrogée sur la raison et le sens de mes rages. Je crois qu'elles s'expliquent en partie par une vitalité fougueuse et par un extrémisme auquel je n'ai

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями по IV части ГК
РФ

Эту книгу вы можете прочитать
в Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н.К. Крупской
по адресу: г. Оренбург,
ул. Советская 20 тел.: для справок: (3532) 61-60-30